

L'événement de la communication

Sans communication, pas de vie

Mon corps cherche à se nourrir, un habitat, toujours, et une partenaire parfois. De même que la membrane poreuse de la cellule la ferme et l'ouvre à mille échanges, désirés ou refusés, ma peau me protège et se perce d'orifices par où je me sustente, perçois les sons et la lumière, le froid et les odeurs, excrète et coïte. Sans cette première communication, nul vivant ne survivrait : elle entretient et caractérise la vie, des bactéries à la formation des multicellulaires, des individus à leur reproduction, des niches à la biosphère entière où interfèrent par paquets des millions d'espèces.

Ainsi, par échanges en canaux divers, les vivants émettent, reçoivent et stockent de l'énergie, dite dure, et de l'information, dite douce parce que ses flux ne dépassent pas l'échelle néguentropique. Sans ces fonctions, ils mourraient. La biologie, au sens large, manque encore d'une théorie générale des signaux qui traiterait directement de ces questions dont l'ensemble la recouvre.

Sans communication, pas de société

Si la communication se limitait à la conserver ou à la perpétuer, ma vie se réduirait aux fonctions susdites. Quand je parle, par exemple, je ne cherche pas seulement à manger, à boire ou à m'accoupler. Animal en partie politique, je me dois, de plus, à la famille, au métier, à

la cité, à un public, à l'humanité. Je me consacre donc à l'enseignement, à des relations professionnelles, il m'arrive même de voter. J'évite le plus possible les rapports de force, mais le collectif, dit-on, y oblige, ajoutant ainsi de l'énergie à l'information. On comprend qu'il faille organiser, gérer, administrer la société; la deuxième y suffirait-elle? Faut-il vraiment que la violence et la mort, que l'échange d'énergies dures, accompagnent cet effort, qui n'exige en principe que de la douce? Par une boucle en retour, dès que les liens sociaux apparaissent, ils se chargent de certaines relations vitales, de sorte que la seconde communication remplace parfois si parfaitement la première qu'elle la cache : parasites et chefs, de la voix, commandent à dîner ou qu'on leur porte à boire. Ainsi les sciences sociales voient rarement le fondement vivant de la communication.

Par elle donc, la société se construit; sans celle-là, périrait celle-ci. Lorsque Montesquieu fait dépendre les formes de gouvernement de la taille des États, il entend par là qu'elles varient selon la propagation de la force et de l'information. L'écriture, le cheval, le chemin de fer, le voilier, le télégraphe ou l'avion firent et défirent des empires, dit-on.

Sans communication, pas de moi

Je ne suis pas seulement un ensemble d'organes et de rôles sociaux. Certes, gestes et paroles aident les organismes et les collectivités à survivre. Mais, mystérieusement, dans la méditation continue d'un monologue intérieur et par cent conversations amicales dont le style évite avec élégance les fonctions sociales et excrétoires, le verbe me construit.

Les vivants échangent énergie et information; ils communiquent par dur et doux; le collectif n'aurait sans doute besoin, pour s'organiser ou perdurer, que d'information, mais le pouvoir, les conflits et les débats y ajoutent de l'énergie, peut-être inutile, violence dont ne

peuvent se passer les bêtes ni les plantes, en l'absence de langage; quand le dur vient à ce doux, il entraîne les hommes vers le malheur du monde. Enfin, dans ce troisième cas, l'énergie cède à l'information, mais ce qui passe, alors, entre deux interlocuteurs, s'allège par rapport à cette dernière tout autant qu'elle fait par rapport à l'énergie; seul subsiste le doux du doux, comme on dit le fin du fin. Cette tierce information vole, si aérienne, leste, vive et lumineuse que de plus sages que moi la nomment spirituelle : la *ruagh* de la Genèse dont le souffle plane sur les eaux premières, l'Esprit saint aux sept dons des chrétiens ou ce vent grec si subtil qu'il produisit l'âme latine. Nul n'a besoin de puissance ou de gloire sociales; tous cherchent à se nourrir, pas seulement de pain, mais aussi de la parole.

Nommons communion cette dernière communication, rare, improbable, mais aussi vitale pour le moi que les deux premières pour le corps et le groupe. Personne ne naît avant qu'un autre lui dise : Je t'aime. Nul ne survit au manque d'amour. Il donne l'existence et sauve.

Qui ?

Parler de communication, en général, de télévision ou de radio, de langage même ou de la Toile, en particulier, reste abstrait si l'on ne pose pas la question : Qui, individu ou collectif, communique? Des réponses comme : Le vivant, qui mourrait sans cela, l'esprit, qui en fait sa nourriture... demeurent encore aussi larges et abstraites, puisqu'elles concernent toutes choses. Observez qui se contente ou non du silence et de l'obscurité, qui trouve avantage aux deux conduites. La communication croît avec la puissance et celle-ci avec les messages, parfois, le bruit, souvent, mais surtout les interceptions. Comme dans le vivant, beaucoup de phénomènes sociaux s'expliquent par de simples opérations parasitaires, par détournements de la messagerie en faveur de l'intercepteur.

Toute communication donne de la publicité à celui qui l'émet. Lorsqu'elle s'annonce comme telle, cette publicité me paraît plus honnête et véridique, par ce métalangage même, que l'émission qui s'adonne à la réclame en la cachant. De plus, sous le vocable de publicité, se cache un sens puissant, celui d'essence du public. Vers qui communique-t-on? Vers un public. Plus il se restreint, mieux on approche du moi et du vous, de ce que j'ai nommé le doux du doux. Plus il croît, plus se renforce le pouvoir et se multiplient les parasites. Alors interviennent les technologies : Stentor, le chant tyrolien, le porte-voix ou le tambour ne touchent que l'escouade, le village ou la vallée; déjà la frappe de la monnaie permet au roi de propager l'image de son visage, de profil ou de face, et de se faire connaître par ceux, nombreux, qui désiraient la pièce d'or ou ceux, plus rares, qui la palpaient; des feux allumés sur l'île de Pantelleria par les armées carthaginoises transmettaient des messages d'Afrique jusqu'à la Sicile et l'Italie du Sud; du sémaphore Chappe à la Toile, s'accroît, au moins en nombre, le public concerné. Concepts abstraits, l'opinion publique et la volonté générale, par exemple, entrent alors dans la pratique : des technologies les manipulent. Fin Mai 68, peu de gendarmes entouraient la Sorbonne ou l'Odéon, voire même l'Assemblée nationale, mais le gouvernement envoya des régiments défendre l'accès à la Maison de la radio. Me trouvant là, je me réjouis que les décideurs de ma société sachent, en pratique au moins, qu'ils s'inclinaient déjà sous le règne d'Hermès. Mais, justement, qui porte le nom de ce dieu, qui tient ces technologies au quotidien? Et qui, les détenant, exclue les autres de ce poste? Rien de plus facile que de répondre à cette question.

Réponse

Si l'on divise l'information communiquée sous forme de langage en son aura de séduction, son caractère performatif et sa valeur de vérité, les médias, pour la première, l'Administration et le judiciaire,

au second titre, et les sciences enfin en tiennent les trois créneaux. N'énonçons-nous pas là les trois pouvoirs souverains des collectifs occidentaux, en tant qu'ils ne rencontrent nulle part de contre-pouvoirs ? Qui veut critiquer les médias doit passer par eux ; qui s'oppose au droit et à la science ou a tort ou reçoit la police à son domicile. Qui peut changer votre vie ? Le journaliste, l'administrateur, le savant.

Mais, puisque la séduction l'emporte toujours sur le droit et la vérité, donnons priorité au premier : après avoir pris la parole aux politiques, mais sans test d'élection ; l'expertise aux savants, mais sans connaissances ; l'éducation aux parents et aux enseignants, mais sans déontologie ; l'attaque aux procureurs, la défense aux avocats et le verdict aux juges, mais sans qualité juridique ; les questions aux policiers, en obligeant chacun à répondre, mais sans devoir répondre à aucune question ; après avoir saisi la place de tout décideur, mais sans responsabilité, bref toutes les gloires sans obligation ni sanction et tous les pouvoirs sans jamais les payer par un contre-pouvoir, il vole enfin, en traquant tout manquement à la morale, la confession aux prêtres, mais sans secret ni pardon. Quand le parasite ou intercepteur universel prend ainsi toutes les places, comment, par cette ubiquité, n'inventerait-il pas tout le réel social ?

Quoi ?

Même abstraction sans analyse précise des émetteurs, canaux, mémoires et récepteurs de ladite information. Le messenger de Marathon, d'Artagnan à cheval, la Bête humaine à vapeur, les transatlantiques de la Cunard Line et les Airbus ne portent pas les mêmes messages, le long des mêmes chemins, avec la même vitesse et vers le même nombre de personnes que la radio, la télévision, la Toile et ses navigateurs. Ils n'induisent donc pas, quoi qu'on dise, la même société, même si la société contribue à les construire. Une boucle de causalité en retour en fait deux causes et deux résultats. Faire abs-

traction des techniques variées revient à oublier ces différences considérables, mais surtout à ignorer que les objets font le propre de l'homme – les autres vivants n'ont pas d'objets –, que donc le collectif dépend en grande part de ses techniques objectives, qui dépendent, à leur tour, au moins aujourd'hui, des sciences dites dures, même si la société contribue à ces dernières. De celles-ci donc les sciences douces dépendent enfin. La route ne porte pas que les messages de la reine, mais surtout les tombereaux de cailloux sans lesquels son encaissement se creuserait de fondrières.

Dans les collectifs dont j'ai l'expérience depuis presque un siècle, je ne connais pas de changement notable qui n'ait jailli un jour de cette source dite dure. Le corps nouveau naît des sulfamides et des antalgiques, la libération des femmes de la pilule, l'agroalimentaire de la biochimie et les communications modernes de l'électron et des fibres optiques; l'Occident doit-il sa paix longue, si rare dans le temps et l'espace, aux théorèmes antérieurs à la terreur nucléaire? De la physique et de la pharmacie dépend aussi l'explosion démographique. Citez un seul problème d'éthique qui n'ait, à son tour, pris naissance dans ces sciences-là. Aucune décision politique n'eût pu, dans le même temps, donner des effets comparables. Elle les aurait plutôt freinés.

S'il faut appeler « grands intellectuels » les femmes et les hommes qui, au cours du siècle, transformèrent la société, citez donc celles et ceux qui, dans les laboratoires, travaillèrent à la chimie, à l'agronomie ou à l'électronique plutôt que les philosophes, si peu « engagés » dans un temps dont ils ignoraient ces facteurs de changement. Honnêtement, je ne vois pas ce que Jean-Paul Sartre, Malraux ou leurs épigones régressifs changèrent dans nos conditions de vie, alors que nous vivons tous autrement sinon mieux depuis Fleming pour l'aise du corps et depuis Shannon ou Turing pour les relations entre nous. Les sciences de la nature changent la nature, corps et monde, et même, parfois, les cultures, la mienne et celles des autres, alors que

les savoirs des sociétés les décrivent sans les transformer. Voilà pourquoi ce livre creuse souvent sous l'Histoire avant de la rejoindre, parfois.

Comment ?

Comment l'auditeur reçoit le message émis ? Comment circule ce dernier dans le canal choisi ? Qui l'intercepte, nous avons déjà répondu à la question. Deux idéaux, fort différents, de la communication s'opposent : la parfaite réception et l'absence de filtrage. L'idéal politique d'égalité implique l'exigence de messages assez clairs pour que tout le monde les entende. Chacun a le droit de comprendre le monde, son corps, l'Univers et les autres. Je me bats depuis mon enfance sous ce drapeau-là, car l'égalité politique, en effet, en dépend.

Mais la communication, telle que les professionnels la pratiquent, confond cette égalité à la réception et un filtrage maximal. « Nous vous donnons une minute et dix secondes pour expliquer au grand public la transcription inverse des rétrovirus : soyez lumineux et, surtout, concret. » Voilà l'exemple d'une phrase que j'entends depuis plusieurs décennies. Nul ne peut réussir de tels tours de force sans mentir ; non point vulgariser, mais tromper sur la marchandise. L'égalité n'implique pas l'interdiction de dire la vérité. Cela pose une question impossible à éviter.

Généralisation du théorème d'Ésope

Si l'on appelle techniques les outils qui fonctionnent à l'échelle entropique, dure, et technologiques les machines qui permettent d'échanger de l'information, douce, qu'ajoutent et que retranchent les technologies aux trois communications que j'ai tantôt définies, pour le corps et la vie, dans le collectif, pour le salut personnel et les délices culturelles ? Les transforment-elles ?

Oui et non. Plus ancienne que l'écriture par sa date, la vieille formulation d'Ésope disait la langue la meilleure et la pire des choses. Par elle, en effet, je peux te nourrir ou t'affamer, prononcer ton éloge ou te calomnier, te juchant ainsi au sommet du Capitole ou te précipitant au bas de la roche Tarpéienne, te dire que je t'aime ou que je te hais. Cette duplicité de la voie de communication première, puisqu'elle passe par l'organe d'échange par excellence, cette langue qui mange, boit, baise, parle et commande, se généralise à tous les moyens de communication, que l'on peut considérer d'abord comme des voies indépendantes de leur contenu ou neutres par rapport aux messages qu'elles acheminent. Ainsi, le téléphone a sauvé des vies, mais il peut tuer aussi ; en tout cas, il aide, mais quelquefois se transforme en cauchemar. Ou il ne passe personne sur cette autoroute, et sa voie, toujours dégagée, reste la meilleure ; ou elle se sature aussitôt et devient la pire. Nous pouvons tout apprendre sur la Toile, y compris les sciences et la médecine, le nazisme et la pornographie. Aucune technologie n'échappe à cette logique double, en deçà du bien et du mal, du faux et du vrai, de la vie et de la mort.

Certes, l'ambiguïté de ce théorème d'Ésope généralisé s'applique aussi en l'absence de technologie : je devins un algébriste convenable parce que mon professeur de calcul tensoriel m'estimait, trésor inestimable que je lui rendais avec bénéfice, mais je demeure un piètre parleur de langues vivantes pour la raison inverse que mon instructrice d'anglais me haïssait, ignominie que je lui renvoyais avec usure. L'enseignement présentiel tombe sous la même dualité que celle qui grève les technologies ; n'accusons donc pas les machines de situations établies avant et sans elles. Évitions la tentation de réputer bon le « naturel » et mauvais l'artificiel : ici, l'échec et la réussite se partagent autant et balancent de leur doute aussi bien la présence vivante que l'enseignement à distance.

Cette double logique explique enfin les désaccords qui ne cessent d'opposer ceux qui jugent des technologies et de leur rapport avec la

communication vivante, sociale ou culturelle. Avant donc de juger ou de décider ce qui paraît bon ou mauvais, avant de partir en bataille, observons, expliquons et comprenons. Le combat que livre Don Quichotte contre les moulins à vent mettait en scène, déjà, l'homme du livre, façon Heidegger, déchaîné contre les hautes technologies. Car à cette époque, ces moulins, *nec plus ultra* de la modernité pratique, défiguraient de leurs ailes déployées les paysages agraires et les prairies pastorales où les romans de chevalerie déployaient leurs merveilles virtuelles.

Quoique toute route reste indifférente à ce qui transite par elle, peut-on étendre le même théorème aux transferts d'énergie dure ? Certes, puisque les outils aident et que les armes tuent. En tout cas, le vivant se munit d'un système immunitaire ou de stratégies diverses de filtrage, comme le collectif se protège par frontières et douanes. Comme d'un mensonge nous pouvons mourir, je hais de toute mon âme la magouille et les tricheurs, plus malins que les gardes naïfs des guichets ; mais je me passionne pour les parasites et leur double jeu d'interception.

Le parasite

La même antinomie s'applique, en effet, à l'intercepteur principal de toute communication, « naturelle » ou technique, le parasite. Tiers intervenant dans chaque relation, il se procure habitat, nourriture et même souvent reproduction dans et par un hôte, le précipitant quelquefois vers la mort ; ainsi s'engraisse et s'enrichit celui qui intercepte l'information ; mais, inversement, bousculant des habitudes, il peut faire bifurquer sur de nouvelles voies de vie le couple qu'il forme avec l'hôte, en le forçant à inventer une symbiose. Les spécialistes en découvrent presque tous les jours des exemples. Si nous avons, en biologie, une bonne théorie générale des signaux et de la communication, apparaîtrait comme une évidence qu'il n'y a pas de vie sans

communication, certes, ce que nous savons tous, mais, de manière fine et profonde, qu'il n'y a pas de vivant, mono- ou pluricellulaire, d'espèce, de reproduction, de lignée, de développement ni d'évolution... sans une multiplicité, toujours décisive, d'opérations parasitaires. Au-delà des coupures, parfois létales, qu'il induit dans tout canal de communication, il en rétablit parfois d'autres et ainsi promeut le nouveau, organisation ou évolution. Le parasite tient la vie et la mort, l'origine et la fin, l'échange et le don, le temps et la composition, le bien et le mal, le faux et le vrai, l'ordre et le désordre. Exercez-vous donc à chercher un pouvoir ou quelque dominant qui ne se conduise pas de manière parasitaire.

Intervention des technologies sur les trois fronts

Par la langue comme au téléphone, sur la Toile comme par geste, je peux me procurer, de façon équivalente, l'adresse du boulanger, entendu comme fournisseur de pain et fonction sociétaire, et celle de ma bien-aimée. Autrement dit, toutes les technologies interviennent dans les communications vitales, collectives et culturelles. Mais, inversement, le courrier fait lire une écriture et le téléphone permet d'entendre une voix, cela change tout. La lettre peut mentir, mais l'intonation trop assurée ou tremblante avoue sans les dire fatigue ou indifférence. Combien de fois ai-je remarqué, à la télévision, l'honnêteté toute objective du portrait mobile : un salaud cache mal son ignominie, le tueur surexpose sa dureté, la loyauté trompe rarement. Voilà, sur ce point au moins, un média véridique ! Aucune technologie ne s'équivaut.

Les dialogues amicaux et les amours subtiles, dont les délices contribuent à construire l'identité de chacun, échappent-ils aux technologies ? Autrement dit, celles-ci tuent-elles nos meilleures communions ? Qui n'aima jamais des vedettes, de la chanson, du cinéma ou du football, devrait, de plus, s'émerveiller des vocations suscitées par

les images. Nous restons virtuels dans les trois quarts de nos actes. Pourquoi l'amour ne passerait-il pas sur les fils du téléphone ? Le succès de ce dernier me paraît même venir de ce qu'il favorise ses orgues et ses délices au moins autant que la Bourse et les affaires, les triches et les menaces.

Les technologies deviennent alors adjuvants et obstacles dans les trois genres de communication, chacune avec son style, ses avantages et ses inconvénients. Elles les transforment, pour le meilleur et le pire.

Les extrema

J'ai déjà exploré cette logique (Zola, *feux et signaux de brume*, pp. 295-303). Meilleur et pire que tout, Dieu Soi-même et mille diables, exploitation féroce et charité angélique, mort et vie, destruction et construction, précieux et excrémental, réel et signe, être et néant... qui n'apprécie et ne méprise l'argent ? Occupant l'écart global entre ces *extrema*, il envahit l'éthique et le fautif, le religieux et l'athée, la violence et la paix, le collectif et l'individuel, le politique et le vivant, la théorie et la pratique, le stock et les flux, le hasard et la causalité, le solide et le liquide jusqu'au volatil, le nécessaire et le virtuel, l'ontologie et le cognitif... en somme, tous les spectres possibles. L'ensemble de ces avatars lui donne le statut d'équivalent général. Là où il règne, pas d'autres valeurs, puisqu'il les remplace toutes. Inodore, l'argent blanchit tout ce qu'il touche comme s'il somrait toutes les couleurs.

Avec la communication, avons-nous mis la main sur un nouvel équivalent général ? Puisque les voies, « naturelles » ou technologiques, les flux, énergétiques ou informationnels, les nœuds, parasitaires le plus souvent, obéissent à cette logique multivalente, le tissu qu'ils forment tend vers une équivalence globale, enfin atteinte lorsqu'une unité de compte valable sur la Toile aura remplacé toutes les monnaies mondiales. Et déjà, tel bien vaut plus ou moins cher selon

l'information que vous pouvez vous procurer sur lui : chacun a son compte en banque de données. L'argent prendra-t-il le second rang, reculant devant un équivalent plus blanc et plus général que lui ? Voilà pourquoi nous tenons aux termes d'information, multivalente parce que privée de sens et pouvant prendre tous les sens, ou de communication, si générale qu'elle veut tout dire.

Puissance blanche du virtuel

Quels rôles, par exemple, jouent, dans les sociétés d'aujourd'hui, les réseaux médiatiques ? Réponse déjà évoquée : Tous. Politique, oui ; judiciaire, de plus en plus ; idéologique et policier, assurément ; éducatif, en surabondance ; de distraction : voilà leur origine ; moral : quotidiennement... non, il ne s'agit pas d'un quatrième pouvoir, au sens de Montesquieu, mais de l'équivalent général, du potentiel de tous les pouvoirs. De la totipotence. Il cherche même à détruire ceux qu'exceptionnellement il ne peut exercer : celui des sciences, par exemple, et celui des religions, les plus proches de lui, en vérité, puisque elles aussi transmettent des vérités sur le réel tel quel. Par leur dynamique interne, ces réseaux construisent donc un autre réel, une autre société, une nouvelle idéologie, une autre éducation, une autre politique et ainsi de suite ; finalement, un autre mode d'être et de vérité, un autre genre d'argent. Délaissant le rôle de représenter un réel déjà là, ils prennent celui de créer le leur propre. Non pas forcément par leur statut ou leurs qualités technologiques, mais par l'équivalence générale de la communication. Il n'y a plus que deux places communes, où toutes les personnes se retrouvent, sans aucune distinction et où toutes les choses, sans distinction, se valent : l'argent et les médias, maîtres des *extrema*. En ce moment, la lutte fait rage et se multiplient les alliances entre les seconds et le premier, dont chacun peut prendre l'autre par derrière. Comme dans la vie, les parasites tiennent tout.

Cognitif : la question de la vérité

Je me souviens de ma jeunesse où je laissai un jour les mathématiques pour m'adonner aux belles-lettres, ou, encore, le dur pour le doux; l'expérience de ce passage des sciences de l'objet aux récits des sujets demeure encore vive en moi; d'un côté, je devais tous les matins m'adonner à des efforts violents pour comprendre; de l'autre, j'entendais tout, aisément et tout de suite. Du moins, je le croyais. Cette distance m'éblouit alors et encore maintenant. Les sciences sociales ne requièrent point grand effort pour comprendre que les riches se distinguent des pauvres de trente façons ou que les découvertes scientifiques supposent de l'argent et du pouvoir. Mais qui n'a aucun mal à saisir la théorie des supercordes? Cette distinction n'aurait point grande importance si ces vérités, plus ou moins accessibles, avaient le même impact sur l'évolution des sociétés. Or elles n'ont pas, et de loin, le même effet.

L'espace égalitaire de la communication ressemble aujourd'hui à celui de la rue où nul ne distingue plus, comme voici cinquante ans, le prêtre du militaire et l'ouvrier de l'étudiant. Je ne m'en plains pas, au contraire, mais tout a un prix. Car cet espace public homogène copie, à son tour, celui du récit ou des sciences sociales où l'on confond le vrai avec l'immédiatement accessible. Non. Certaines vérités tordent le bon sens, celles du bon Dieu et de son ubiquité comme celles de la mécanique quantique et ses probabilités de présence. Oui, les deux espaces, celui qui tend vers l'idéale démocratie et celui que construisent les médias, louables assurément pour en avoir réalisé la rencontre, copient pourtant cet état de la compréhension propre aux récits ou aux sciences sociales qui ne quittent jamais les intuitions ordinaires. Or, par un effet que je m'explique mal, mais qui cependant ne cesse d'avoir lieu, ces vérités sociales si vite comprises n'ont que peu d'impact sur la société elle-même, alors que les plus difficiles, concernant les particules atomiques, par exemple, ou la transcriptase inverse, déclenchent terreurs ou guérisons qui entraînent à leur tour

des tremblements sociaux qui font bifurquer le temps. Paradoxe : la société change avec des vérités non sociales ; pourquoi restent-elles cachées ? Les sujets changent avec les vérités de l'objet, si peu accessibles.

Or, contrairement à ce que supposent ceux qui tiennent la communication, cette distance, résiduelle et dure, qu'ils cherchent à effacer au nom du public, le public lui-même la voit, la comprend et la respecte. Le peuple dont je suis vit et pense, en effet, de façon plus archaïque, plus ancienne, plus enracinée dans les objets que les élites ; celles-ci croient qu'il n'existe autour d'elles que des sujets, individuels et collectifs, et que tout se règle par rapport de force. Elles pèchent par « acosmisme », croyance étrange que la société dispense du monde et vit hors de lui. « Tout est politique », voilà un mot de dominants, car, pour les décideurs, tout dépend des forces déployées dans les rapports de dominance. Les dominés, quant à eux, excellents experts dans le fonctionnement des sociétés pour le voir, et de manière transparente, par le bas, savent, depuis la fondation du monde, qu'existe d'abord la nécessité des objets, plus forte, par ses contraintes d'impossibilité, que les caprices possibles et les exigences contingentes des sujets, individuels ou collectifs ; ils savent même, obscurément, qu'il n'y a de société que parce qu'il y a des objets. Eux seuls nous rassemblent. Les dominants vivent dans la mode et les dominés dans les modalités. Ce problème de la Vérité qui s'égare dans la communication devient aujourd'hui plus décisif qu'on ne le croit pour l'avenir de notre société, puisque l'Histoire, subjective ou collective, bifurque selon la vérité des mutations objectives.

Exemples touchant à des questions aussi importantes que l'énergie et la santé : faut-il craindre les résidus des réacteurs nucléaires ou l'expansion des OGM ? Si oui, fermons laboratoires et centrales. Aux spécialistes, prudents et souvent optimistes, s'opposent des peurs entretenues par des nouvelles de morts et de maladies qui répandent la terreur et la pitié. De quoi se protéger ? Que décider ? Les individus

et l'opinion publique se trouvent en présence de plusieurs interlocuteurs, à leur tour personnels et collectifs : les savants ou la Science, les entreprises ou l'Ingénierie, les capitalistes ou la Finance, les journalistes ou les Médias, les administrateurs ou le Droit, les représentants du peuple et les décideurs ou la Politique. En personne ou globalement, ils forment ensemble un réseau métastable, bruisant de communication, désormais objectivé en partie sur la Toile, où circulent des messages et du bruit. À quoi et à qui se fier parmi ce tourbillon fluide d'informations contradictoires ? Qu'y devient la Vérité ? Contrairement aux apparences, le débat sur elle a moins lieu que l'entretien d'une grande peur, devant des objets mythiques devenus des fantômes terrifiants. Mais qui trouve intérêt à cette croissance de l'angoisse ? Un nouvel âge des ténèbres vient-il ?

Archéologie de la vérité

Cette question de la Vérité ne peut se régler sans que nous nous ressouvenions de son histoire ancienne. Voici. La plupart de nos ancêtres mourut sans laisser trace de passage. Même ceux à qui nous devons le plus de reconnaissance, les premiers éleveurs de maïs, de bœufs et de brebis, les inventeurs du pain et du vin, de la forge et de l'alphabet, la mort les a plongés dans une perte sans retour. Nous en ignorons les noms. Ils ont, disaient les anciens Grecs, traversé, aux Enfers, le fleuve du Léthé, dont le nom signifie l'oubli définitif. Passé par ce transit en semi-conducteur, nul ne revient sur ses pas. Sauf quelques rares exceptions, deux ou trois par génération : Achille dont la colère ébranla les murailles troyennes, Ulysse dont les voyages explorèrent des îles inconnues restent dans notre mémoire parce qu'ils ont retraversé, dans l'autre sens, le fleuve infernal. Pourquoi ? Parce que, par chance, un poète génial, Homère – a-t-il même existé ? – chanta leurs exploits dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, dont tous les jeunes gens de jadis savaient par cœur les vers. En disant *aléthéia*, les mêmes Grecs inver-

sèrent ou nièrent le nom du Léthé – on appelle « privatif » ce *a* qui le précède – pour exprimer avec exactitude le retour des deux héros dont la gloire fit des revenants; *aléthéia* décrit donc le voyage, si rarement réversible, au travers du fleuve et le souvenir retrouvé au-delà de l'oubli. Or, aujourd'hui, nous traduisons *aléthéia* par vérité, alors qu'il n'exprimait que cette renommée chantée par Homère, dont les récits mettaient en scène la ruse du marin et le courage du guerrier. La vérité ne se distinguait donc pas de la gloire acquise dans les meilleures voies de communication connues en cette ère archaïque, la poésie épique diffusée dans les écoles et les places publiques.

On imagine mal aujourd'hui les efforts des premiers astronomes, des physiciens dits présocratiques, de ceux qui démontrèrent les théorèmes de géométrie ou d'arithmétique pour remplacer par la fidélité aux faits observés ou par la nécessité du raisonnement juste cette gloire sociale dont l'auréole rendait immortels des hommes qui n'avaient, peut-être, jamais combattu ni navigué, puisqu'il suffisait qu'un écrivain le prétende pour que tout le monde le croie. On imagine mal les efforts des savants et des philosophes pour rapatrier la vérité dans la maison où elle habita par la suite; ils passèrent à peu près tous devant les tribunaux, seules instances, en effet, qui exigeaient déjà que des faits fussent établis. Presque tous s'entendirent condamner et beaucoup payèrent de leur vie l'invention de la vérité, au sens moderne du mot. La construction lente et pénible de la preuve eut lieu devant la justice. La nouvelle vérité s'y opposait à l'antique *aléthéia*, c'est-à-dire à la gloire collective, à la croyance du public dans les exploits de tel ou tel, soutenus par des faits dramatiques, denses de sensationnel, de terreur et de pitié. Comme la gloire l'emporte toujours, on admire sans réserve ce miracle rare, oui, ce vrai miracle grec, au cours duquel la vérité, au sens contemporain des sciences, l'emporta, en un court laps de temps, sur la communication qui relatait alors, comme elle le fait aujourd'hui, les horreurs tragiques, massacres, pillages, viols, incendies, de la guerre de Troie, et

les récits magiques de voyages lointains, où Ulysse, reporter, découvrirait des paysages étranges où paissaient des monstres. Qui admire à sa juste valeur cet exploit sans équivalent : la victoire de la vérité sur la gloire ?

Théologie de la vérité

Une histoire semblable se développa du côté des religions et secoua aussi violemment le Croissant fertile. Ensemble de cultes sociaux, le polythéisme fabrique ses dieux au moyen du sacrifice humain ; la lumière de leur gloire alimente sa brillance des feux allumés pour égorger les victimes et de l'horreur de ces meurtres. Un coup de tonnerre déchire cette histoire sanglante et répétitive : le monothéisme répute faux ces dieux archaïques, parce que, dit-il avec raison, l'homme, en tuant l'homme pour la gloire, les fabrique à son image et à sa ressemblance. Renversant donc le polythéisme, il fait d'un Dieu unique et absent le producteur de l'homme, du monde et de la Vérité, jamais l'inverse. Du coup, cette vérité naît, là, de la critique juste de ceux qu'il a raison de nommer des faux dieux. Au Dieu unique donc, transcendant et inaccessible, et à Lui seul, tout honneur et toute gloire.

La gloire : que dire contemporain ?

La vérité s'opposa donc, partout et toujours, à la gloire, mais celle-ci l'emporte inévitablement, sauf en ces deux exceptions manifestes, dont nous héritâmes, par chance. La même opposition continue, mais si nous l'oublions, nous risquons de perdre cet héritage, l'un des plus précieux. Oui, en deçà du monothéisme et de la science grecque, nous risquons toujours de revenir à l'époque où nul ne savait la Vérité, au sens moderne. À la place d'Homère, poète multiple à qui cent aèdes prêtaient leur voix et aux dieux nombreux nés de meurtres en série,

des centaines de milliers de messagers communiquent, aujourd'hui, morts, guerres et tragédies faisant à nouveau briller cette gloire universelle dont le bruit recouvre largement la vérité. Pourquoi, aujourd'hui? Parce que, rien n'ayant changé sur ce point, tous cherchent à l'envi à faire entendre leur voix, même les religions, même les nobélisables, pour une semblable gloire.

Elle fait le lien social. Elle construit l'espace public, dont le volume transparent additionne le politique, le médiatique, le judiciaire et l'éthique, sciences et pratiques sociales confondues. Son ciment fait tenir les démocraties, nouveaux royaumes de ce monde. Subtile, elle a pris la place du Dieu unique, contre le précepte, somme toute assez prudent, de ne la donner qu'à Lui seul pour nous préserver de la chamaille. Elle résonne comme la note haute qui unifie et domine l'information. Ni le contenu ni la forme des discours ni la musique, ni le bruit des combats ni leurs victimes ne comptent, seul importe l'assourdissant éclat de sa tonalité blanche.

Encore un coup, que dire contemporain? La société de communication se construit sur la gloire comme le faisaient les sociétés archaïques, aux époques homériques ou polythéistes. Aucune voix ne l'emporte sur son ton monotone, dont l'accord, au sens acoustique, semble entraîner l'accord au sens social. Les lumières différenciées, chatoyantes, mosaïques, arlequines, hésitantes, faibles, au total, de la vérité, disparaissent sous son encaustique.

Le doute

Si l'on voulait mettre en scène un doute contemporain aussi efficace que celui dont usa Descartes, lorsqu'il cherchait la vérité, il faudrait que le Malin Génie dont l'enchantement ébranla le philosophe ressemblât au Génie Malin qui tenta Jésus lorsque son jeûne dans le désert s'acheva. « Lui montrant tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne, il Lui dit : "Je vous donnerai toutes ces

choses, si vous prosternant devant moi, vous m'adorez" » (Mt, IV, 8-9). Les sciences, la philosophie et la religion ne redeviendront les sources de la Vérité, de sa construction et de sa diffusion patientes, qu'à la condition de renoncer à la gloire. Il leur faut repartir au désert.

Au moins pour quarante jours. Car nous ne pourrions jamais plus nous débarrasser complètement de cette gloire, qui colle à nous par deux raisons, globale et locale : sa note unique remplit désormais l'univers physique, technique, politique et social, démocratique même; chacun de nous en a besoin, au moins à dose légère. La sagesse négocie avec patience les encouragements vagues qu'elle donne et les pièges graves qu'elle tend. Une fois encore, elle ressemble à l'argent, sans lequel nulle vie ne se perpétue, nul projet ne se construit, mais qui sème autour de lui la mort.

La vérité naît, un peu et parfois, des colloques, des rencontres, du débat, dont dépendent au contraire plus souvent la puissance et la gloire. La nouveauté naît rarement de la communication en général, qui tend de toutes parts à la vitrification monotone. Proportionnelle à la rareté, l'information, au contraire, la vraie, timide et cachée, apparaît plus fréquemment aux solitaires et aux silencieux. La différence jaillit des singularités; mais celles-ci disparaîtraient sans toile de fond, globale, unique et transparente. Peu de gloire favorise un peu la vérité, mais beaucoup la dissout en totalité.